



*Lettres à nos  
confrères  
prêtres*

En couverture : *Que la lumière soit.*

**33<sup>e</sup> Assemblée des prêtres**

ARCHIDIOCÈSE DE RIMOUSKI

# Témoignages

2	Claude Pigeon
8	Adrien Édouard
11	Réal Pelletier
15	Euclide Ouellet
19	Notes

***C'est par mon attitude que, vieillissant dans le temps, je refais sans cesse ma jeunesse spirituelle dans la nouveauté et l'actualité du Christ.***

(Rodrigue Bélanger, *Croire en toute liberté*, p. 10)

# Claude Pigeon

Aumônier militaire, 14<sup>e</sup> Escadre, BFC Greenwood

Chers confrères,

D'emblée, disons que la demande de Gérald, notre Grand vicaire, m'a plutôt mis mal à l'aise. Pendant un moment, j'ai aligné plus de raisons qu'il n'en fallait pour refuser son invitation. Toutes auraient été politiquement correctes. À l'inverse, une seule aura suffi pour me convaincre d'accepter : le souvenir amalgamé de la quinzaine d'assemblées annuelles des prêtres auxquelles j'ai participé. Certaines me rappellent mon enthousiasme, comme la première en 1986, alors que j'étais au Centre étudiant. D'autres évoquent des moments de résistances ou de déceptions, comme autour de certains thèmes davantage associés aux virages pastoraux et aux conversions ecclésiales que nous avons à vivre ensemble. Mais surtout, c'est le souvenir des uns et des autres, confrères vivants ou disparus, qui m'a rappelé le fondement sacramentel de ce presbytère particulier auquel je m'identifie encore bel et bien après bientôt seize ans d'ordination. C'est parfois ce dont on est privé qui nous pousse vers l'avant. C'est aussi ce en quoi l'on croit et ce que l'on rêve qui nous mobilisent.

*Espérer en qui, en quoi...*

Comme croyant, je sais ce monde habité par le Christ. Comme baptisé, je me sens intérieurement engagé à témoigner de cette conviction par tout mon être et mon agir. Je rêve aussi que toutes et tous puissent un jour goûter la joie de cette rencontre unique avec Celui qui, depuis mon enfance, a été mon ami et compagnon de tous les instants et de toutes les tribulations : Jésus de Nazareth. Il est Celui qui a percé le mur de la mort et a redonné vie à la Vie. Il est Celui qui donne à mes larmes le goût sucré de l'espoir et à mes

rêves les plus humains, un horizon d'éternité. C'est la foi qui me fonde. C'est l'espérance qui m'anime. C'est l'amour qui me fait vivre.

Ce feu qui m'habite, c'est en acceptant de servir comme prêtre, signe du Christ Tête et Pasteur de son Église, que j'ai choisi de l'entretenir. J'espère le communiquer en partageant les joies et les peines des femmes et des hommes auprès de qui, mystérieusement, je me sais envoyé.

### *Espérer malgré tout*

Ma foi et mon engagement ne m'empêchent pas de crier avec Job : « Où donc est passée mon espérance? Mon espérance, qui l'entrevoit? » (Jb 17, 15). À l'échelle d'un jeune prêtre, l'écart qui se creuse entre le monde actuel et l'Église que j'aime constitue à la fois un défi et une souffrance. Les lenteurs de nos conversions institutionnelles ne sont pas à l'échelle de la soif des femmes et des hommes d'aujourd'hui. Ce sont pourtant « les pierres vivantes de l'édifice spirituel » (1 P 2, 5). Cette distance de plus en plus grande constitue pour moi une source de déchirement et de déception. Je souffre de la rupture qui s'opère entre plusieurs de ceux qui gouvernent l'Église et le peuple de Dieu qui a toujours soif du message libérateur de l'Évangile.

Le dernier concile a engagé l'Église dans un effort de retour aux sources à tous les niveaux. Je me sens bien et à ma place comme prêtre lorsque j'évolue dans une Église qui agit en développant des partenariats et en favorisant la coresponsabilité. Je reconnais en mon Église un appel à la collégialité qui s'inscrit dans un réseau de prises de parole incarné concrètement dans un régime de comités et de conseils, où femmes et hommes sont de réels partenaires.

Du coup, je m'inquiète de lire, d'entendre et de voir agir certains leaders de groupes, issus de mouvements de spiritualité ou d'écoles de pensée théologique, qui cherchent à prendre leurs distances par

rapport aux efforts de renouveau de Vatican II. Bien entendu, la pensée des pères conciliaires n'est pas un livre clos. Elle doit parfois être développée, précisée et même adaptée aux réalités nouvelles, mais dans le respect d'un certain esprit qui apporte renouveau et fraîcheur.

Si j'ai le mal de mer lorsque la barque de Pierre est ballottée par les injustes vagues déferlantes des médias en mal de sensations fortes, les nausées sont encore plus profondes et désagréables lorsque certains responsables abîment la coque du navire par leurs actions inadéquates, leur manque d'audace, de vision, de transparence ou de confiance dans l'équipage. J'ai le sentiment qu'elle s'éloigne, parfois, cette Église dans laquelle je me suis engagé. Et pourtant, je crois et j'espère encore.

### *Le ministère pastoral, un lieu pour témoigner et nourrir mon espérance*

Le ministère de mes quatre dernières années comme prêtre et aumônier militaire m'a rappelé que c'est d'abord par des rencontres personnelles que je deviens le témoin vivant de ma foi et de mon espérance. Les expériences les plus marquantes ont été vécues avec des blessés graves, ces écorchés de l'Afghanistan, ce nouveau jeune visage des vétérans. Elles l'ont été aussi avec des veuves, des parents ou des compagnons d'armes endeuillés, à la recherche d'une signification à donner aux événements dramatiques qu'ils ont subis. Parfois, c'est carrément une nouvelle direction, un nouveau sens, qu'ils doivent trouver pour continuer à vivre. Ne sommes-nous pas ici au cœur même de l'identité du prêtre : un signe, un témoin?

Je n'ai jamais eu autant le sentiment d'être un témoin de ma foi et de mon espérance que lorsque je partageais, assis et en silence, les mêmes convois que mes compagnons, sur les routes minées de la province de Zahri-Panjawi, au sud de l'Afghanistan. Lorsque les balles sifflent au-dessus des têtes, tous sont unis par une même

réalité : le désir de vivre. Même expérience pour moi face à ces jeunes qui, venus me voir en secret par peur des autres (cf. Jn 19, 38), me confiaient leur angoisse de participer à une patrouille ou à une opération offensive et leur peur de ne pas en revenir. Je n'oublierai jamais non plus cette prière silencieuse sur le sol de Ma'Sum Ghar, aux côtés de ce grand gaillard aux joues striées de larmes, agenouillé et tenant son compagnon mort dans ses bras. J'attendais avec lui une évacuation aérienne vers Kandahar, jusqu'à ce qu'il me demande de réciter une prière à sa place, car il disait ne pas savoir comment faire.

Plus près de nous, ce sentiment d'être un serviteur inutile, mais pas si inutile que cela, se matérialise à travers toutes ces rencontres pastorales avec de jeunes militaires aux prises avec les défis de leur temps et ceux de leur profession : dépendances de toutes sortes, difficultés de la vie conjugale et familiale, relations interpersonnelles et professionnelles, crises d'identité ou de sens, exigences de la carrière, etc. La relation d'aide occupe une place très importante dans mon ministère quotidien auprès des militaires canadiens et de leurs familles.

Je pense que nous avons tous besoin, pour maintenir la santé du ministère presbytéral qui nous est confié, de redécouvrir des lieux de rencontres personnelles où nous exerçons un véritable ministère pastoral de présence et de proximité. Il y en a dans nos paroisses, dans nos réseaux, dans nos cercles d'amis. Ce sont de véritables sources qui ravivent notre foi et notre espérance. C'est en partageant la route, la parole et jusqu'au pain parfois, avec d'autres, à deux, à trois, que nous trouvons la force de vivre et de lutter encore. Et le miracle d'Emmaüs peut se perpétuer (cf. Lc 24, 13-35).

*Espérer ce que l'on ne voit pas encore...*

La beauté de mon espérance, c'est qu'elle ne se limite pas à ce qu'elle voit ici et maintenant. L'espérance qui m'habite porte en

elle un appel à faire advenir ce monde meilleur auquel je crois. En fait, ce monde nouveau, je n'ai pas à le construire, c'est celui que nous donne déjà le Christ qui vient toujours à notre rencontre.

Je me souviendrai toujours de ce commentaire de mon directeur de thèse, le père Hervé Legrand, o.p., qui avait insisté pour donner une dimension eschatologique à ma thèse sur les petites paroisses rurales : « Le sort de l'Église et celui du monde n'est plus entre nos mains. Ils sont déjà récapitulés dans le Christ » (cf. Ép 1, 3.8-10). C'est bien vrai quand on y pense : on aura beau s'activer dans tous les sens, l'unique direction est donnée par Celui qui est venu, qui vient et qui revient encore. Et cette direction, elle émane de l'avant et vient vers nous. Notre action consiste donc à hâter sa venue en marchant encore plus vite à sa rencontre! Au cœur du monde, comme dans l'Église, notre action empreinte d'espérance témoigne de la victoire qui doit triompher jusqu'à la venue de ce « ciel nouveau » et de cette « terre nouvelle » (Ap 21, 1). Nos efforts de conversion, de changement, de transformation, rendent crédible notre témoignage de foi en exprimant jusqu'où va notre désir de cet « à-venir ». Ce mouvement de changement perpétuel devrait être enseigné comme une note de l'Église, au même titre que son unicité, sa sainteté, sa catholicité et son apostolicité.

*L'espérance, une force en vue de l'avènement du Royaume*

Lorsqu'on arrête ce mouvement, lorsqu'on se replie ou se ferme sur soi-même, lorsqu'on devient frileux, moralisateur ou dogmatique, on jette un voile d'incrédulité et d'intolérance face à ce que nous croyons et espérons. L'Église, comme présence au cœur du monde, perd alors sa jeunesse, sa force d'agir et sa capacité de transformer.

Plus mon espérance est grande, plus je suis confronté à la réalité. Il y aura toujours une distance entre le monde ou l'Église que j'espère et l'expérience que j'en fais ici et maintenant. En ce sens, plus j'espère, plus je dois me battre, non pas en faveur d'un autre

monde ou d'une autre Église, mais pour que ce monde devienne autre, pour que cette Église devienne autre. Envisagée de cette manière, mon espérance ne m'éloigne plus. Elle m'aide à m'ensevelir, comme un ferment dans la pâte. Elle me transforme, moi qui espère, en lutteur pour le Royaume. Je cherche alors à combattre toute forme d'injustice, tout ce qui empêche le règne de Dieu de continuer d'advenir au cœur des femmes et des hommes et au cœur du monde, dans la ligne de ce qui a été inauguré dans le Christ. Pour l'heure, je tente de le faire modestement, sans faire de bruit, là où mon Église et le Christ m'appellent à servir.

## ***Adrien Édouard***

Curé des paroisses du secteur du Haut-Pays

Chers confrères dans le sacerdoce,

Une demande pressante m'a été adressée afin de vous écrire une lettre sur la « jeunesse spirituelle » à l'occasion de l'assemblée annuelle des prêtres de notre diocèse, célébrée cette année le 8 juin.

Est-ce un honneur, un privilège, de vous parler de *mon* expérience spirituelle? En toute franchise, non. Certaines expériences spirituelles sont trop singulières, trop personnelles, trop intimes, pour être partagées et comprises. Des mots humains ne peuvent les expliquer. Elles se passent à un niveau trop profond. De plus, vous admettez avec moi qu'il n'y a pas deux cheminements spirituels identiques. Le Seigneur sait comment séduire le cœur de chacun.

Cependant, malgré mon embarras, je vous écris cette lettre parce que je me considère un témoin de la grâce, de la bonté de Dieu. Prêtre depuis 12 ans, le bonheur de l'Évangile et l'amour de l'Église me dynamisent au quotidien. Si j'osais parler de ma jeunesse spirituelle, je dirais qu'elle s'alimente de la jeunesse éternelle de Dieu qui la renouvelle chaque jour, comme Il « renouvelle sa bonté chaque matin » (Lm 3, 23). J'estime alors qu'il est plus logique d'affirmer que Dieu me refait, me renouvelle continuellement au lieu de dire que « je refais sans cesse ma jeunesse spirituelle ».

Le Dieu de Michée qui « prend plaisir à faire grâce » (Mi 7, 18) et qui me connaît plus que moi-même m'accorde une attention toute personnelle. Conscient de ma fragilité, Il me soutient, me reconforte et m'aide à avancer quand le découragement me visite

et me suggère l'idée de regarder en arrière. Le Seigneur sait trop bien que sans Lui je ne suis rien. Alors Il agit.

Souvent, mes prières sont une incessante lamentation. Certains jours, l'amertume de la solitude, de l'incompréhension et (de ce qui m'apparaît) du mépris me fait souhaiter le jour béni de ma retraite. Pourtant, quand j'étais jeune séminariste et que j'entendais un prêtre exprimer un tel souhait, je me sentais profondément offensé. Je ne concevais pas qu'une telle idée puisse traverser la tête d'un consacré.

Il m'arrive parfois de n'avoir aucune force, aucun goût de rencontrer la communauté des croyants, surtout quand je me sens meurtri par des attitudes ou des propos de personnes dites chrétiennes pratiquantes, spécialement quand les blessures sont encore vives. Pourtant, aussitôt que j'embrasse l'autel, une force, la joie de célébrer m'envahit. Cette expérience répétée m'aide à mieux saisir le sens de l'expression « *in persona christi* ». Oui, le prêtre préside *in persona christi*. Après chaque eucharistie, j'oserais dire que je me sens comme Moïse à sa descente du Sinaï, rayonnant de la beauté de Celui qu'il vient de rencontrer (cf. Ex 34, 29-35). Ce mystère m'habite d'une manière qu'il m'est difficile de cerner et d'exprimer.

Outre la parole qui « me réveille chaque matin et m'instruit » (cf. Is 50, 4), et l'eucharistie qui m'investit constamment de la force d'en haut, mon premier « oui » à l'appel reste un lieu de dialogue privilégié avec Dieu. Il m'aide à comprendre que même au cœur du désert le plus aride tombe régulièrement la rosée du soir.

Et, puisque la vocation est d'abord appel de Dieu avant d'être réponse humaine, elle demeure une source intarissable de grâce. Le Seigneur n'appelle pas pour oublier « le pourquoi » de l'appel. Il soutient constamment l'appelé qui accepte de collaborer avec Lui le mieux qu'il peut, à travers les joies et les peines, les hauts et les bas de la mission.

Voilà pourquoi je nous encourage à continuer de répondre généreusement comme aux premiers jours de notre appel. Le retentissement de ce premier « oui » peut refaire sans cesse notre jeunesse spirituelle. Il est encore capable de donner de l'élan à notre engagement d'aujourd'hui. Il peut être encore un catalyseur, une force propulsive qui nous pousse vers le large pour jeter plus profondément le filet. Les tristesses de notre Église qui nous assaillent chaque jour ne doivent pas briser notre élan. Celui qui appelle ne peut décevoir, pour peu que nous nous attachions à lui. Dieu nous renouvelle constamment sa grâce. Sa bonté ne se dément pas.

Qu'Il continue à nous modeler dans le cœur de Marie afin que nous soyons, à l'image de son Fils, de fidèles porteurs de grâce et de bonheur à tous les assoiffés de Vie.

Fraternellement.

# Réal Pelletier

Coordonnateur de l'équipe de ressourcement spirituel de la paroisse cathédrale Saint-Germain

Chers confrères,

« Je refais sans cesse ma jeunesse spirituelle » : Proposer ce message aux membres d'un presbyterium dont la moyenne d'âge est de 74 ans, quel paradoxe ! Paul, le génial Paul, aime beaucoup faire jaillir la vérité par l'usage du paradoxe, qui nous laisse d'abord un peu pantois. Il en a de célèbres. Retenons celui qui exprime toute la spiritualité comme une marche progressive vers la jeunesse : « Même si, en nous, écrit-il aux Corinthiens, l'homme extérieur va vers sa destruction, l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour » (2 Co 4, 16).

« Pas trop vite, pas trop vite », diront certains. Le sens de la dernière saison n'est pas toujours si évident, et chacun de nous a son interprétation originale de cette vision de Paul. Cette lettre me donne l'occasion d'exprimer la mienne, et je le ferai en ayant, comme toile d'arrière-scène, mon expérience personnelle, bien sûr, et les trois dimensions : spiritualité, foi et religion. Mais, d'abord, un mot concernant l'homme extérieur.

Il n'est pas facile d'apprivoiser le vieillissement dans une culture qui exalte la beauté et la jeunesse. On aura beau se faire faire un *lifting* du visage et de la gorge, prendre des neuro-actives pour retrouver sa mémoire de 30 ans, se faire refaire des gencives, pratiquer la danse « en ligne », tout cela est bon, sans doute, mais rien n'y fait. La loi du vieillissement est inexorable pour tous. « Qui peut, en s'en inquiétant, dit Jésus, ajouter une coudée à la longueur de sa vie » (Mt 6, 27). Un brin de sagesse et de consolation, cependant, dans cette parole du Psalmiste : « La valeur de la vie ne se calcule pas au nombre des années. Le vrai

compte de nos jours tient d'avantage à la façon dont nous habitons le temps » (Ps 90, 12). La façon dont nous habitons le temps : quelque chose qui a sûrement à voir avec la jeunesse spirituelle. Et celle-ci n'a-t-elle pas avantage à tenir compte des traits qui caractérisent la jeunesse, soit la beauté, la créativité, l'émerveillement, la remise en question, voire l'indignation même, devant certains refus de changement.

Tournons-nous maintenant vers l'homme intérieur. Je crois qu'il existe un filon rouge qui parcourt toutes les étapes d'un cheminement spirituel, chrétien et religieux : c'est celui d'un dialogue avec Dieu, et, pour le chrétien, avec Jésus, l'être qui, probablement, nous a le plus interpellé dans notre vie. Au cours de mon expérience personnelle, je reconnais ce constant dialogue avec Jésus. À l'enfance et l'adolescence, je me rappelle, ma spiritualité était bien rattachée à ma croissance : je désirais devenir grand comme papa, Jésus était mon ami, mon modèle, que je me représentais parfois en tunique de lin et je vivais la religion en fusion avec la pratique religieuse de mes parents.

Dans la période qui suit, période que j'appellerai le moyen âge, le dialogue se poursuit mais il devient plus robuste à cause de l'intensité du développement humain, du questionnement évangélique, et de l'engagement ecclésial, comme prêtre. Parfois, ici, le dialogue ressemble davantage à un combat, un combat qui s'apparente à celui de Jacob avec l'Ange. Mais, chose étonnante, ce dialogue ne semble pas être bien intégré à la spiritualité. Il se vit plutôt comme en aparté. Car, durant cette étape, l'impression globale que j'ai c'est que le religieux engloutit totalement la spiritualité et la foi. La spiritualité, c'est le religieux. Le prêtre engloutit l'homme et le chrétien. L'Évangile est comme réduit à une morale : Jésus est un sage dont le message d'amour apporte « un petit peu plus ». Quant à la spiritualité, vue comme réalisation de soi, sens à la vie, valeurs, ça relève de la morale. Et comme on dit en commerce, celle-ci est une « franchise » du religieux. Le religieux, fortement structuré, fournit non seulement un ensemble de croyances, mais encore toutes les ressources nécessaires pour la

vie spirituelle. Ces ressources sont celles reçues durant les années de formation : méditation, guidée par un auteur sérieux, lecture quotidienne du Bréviaire, célébration de la messe, lecture spirituelle, devoir d'état, etc. Tout est prévu. Tu as ton bagage spirituel pour la vie. Le « connais-toi toi-même » de Socrate ou le « deviens ce que tu es » d'Augustin, on laisse cela aux philosophes de formation grecque. Dans cette période, il y a de quoi vieillir de stagnation.

Mais la vie est forte. Cette période coïncide, vers sa fin, avec les semences du Concile et de la Révolution tranquille. Dans cette effervescence de vie, le religieux perd son contrôle absolu sur beaucoup de choses : l'interprétation des Écritures, d'abord. L'identité de Jésus, le « Pour vous, qui suis-je? » refait surface. Le religieux perd le contrôle absolu aussi sur la spiritualité. Celle-ci devient plus personnelle et très liée à l'accomplissement de soi, au « deviens ce que tu es », tout en gardant le rapport à la transcendance absolue et l'appartenance à une communauté. Enfin, il perd le contrôle absolu aussi sur les ressources spirituelles. Il se produit, ici, comme un éclatement : la recherche spirituelle conduit beaucoup de personnes à la découverte d'un foisonnement de chemins de spiritualité : exercices spirituels de saint Ignace, *lectio divina*, iconographie, modèle Emmaüs, spiritualité de Charles de Foucauld, pèlerinage à Compostelle, etc. Personnellement, c'est vers la fin de cette étape, que j'appellerai la renaissance, que je découvrirai une autre ressource spirituelle : la méditation chrétienne. Elle m'a beaucoup aidé à développer ma jeunesse spirituelle.

Mais, je désire souligner que c'est surtout à travers ma vie de pasteur que j'ai gardé et renouvelé ma jeunesse spirituelle. Deux événements m'ont particulièrement marqué au Concile. Le premier, c'est le geste symbolique de Paul VI : au cœur du Concile, il quitte Rome pour se rendre en Terre Sainte, comme pour bien recentrer l'évangélisation non pas sur Rome mais sur Jésus. Le deuxième : c'est la constitution pastorale « L'Église dans le monde de ce temps ». Humblement, je crois que mon travail de

pasteur fut guidé par ces deux fidélités : fidélité à l'Évangile et fidélité au monde. Elles m'ont gardé inquiet face à une pastorale de maintenance, préoccupé par l'actualisation de la Parole dans le quotidien de la vie, et engagé dans un travail constant et parfois acharné pour trouver des chemins neufs d'évangélisation. C'est ce qui m'a tenu en alerte, ce qui m'a tenu éveillé, ce qui m'a remis constamment en question. C'est ce qui m'a gardé jeune, spirituellement, bien sûr.

La jeunesse, c'est la fascination pour la vérité et l'amour. Rien ne peut l'arrêter. Elle atteindra sa plénitude dans la mort. Car, si le mourir est un peu embêtant, la mort, elle, c'est autre chose. Dans la lumière du chemin tracé par Jésus, la mort c'est la plénitude de la connaissance de la vérité totale et de l'amour infini. Le père Benoît Lacroix a dit cela d'une façon tellement belle dans le titre de son dernier livre : « La mer récompense le fleuve. »

# Euclide Ouellet

Supérieur de la Résidence Lionel-Roy

Chers confrères,

Quand Gérard m'a proposé d'écrire cette lettre, je n'avais aucune inspiration, et je lui ai demandé de passer au suivant. Ce fut souvent ainsi dans ma vie, me sentir vide devant une demande, une tâche à accomplir : je ne suis pas tombé dans la potion magique à ma naissance. Souvent je me suis mis en marche avec mes souliers de plomb; mais, la plupart du temps, le feu venait à jaillir sous la cendre... Ce matin, je me suis réveillé avec le goût de rendre grâce : ce doit être déjà un fruit de la Pentecôte.

Mes premières années de sacerdoce, je les ai vécues dans l'enseignement au séminaire. Nous étions un groupe de jeunes que les autorités avaient envoyés aux études et qui en étaient revenus avec un dynamisme et un goût de création. Il y avait Gilles Beauchemin, Bernard Lebel, Jean-Guy Nadeau, Nive Voisine, Noël Bélanger, Réal Pelletier et les autres : tout en étant conscients de la richesse de notre passé, nous n'avions pas du tout envie de le reproduire. Nous étions déjà gagnés à la Révolution tranquille... Nous avions le cœur jeune...

Et puis, Vatican II est arrivé. Comme c'était bon de vivre une Église qui ouvrait les fenêtres. Je me souviens de la jeunesse de cœur de Mgr Lionel Roy et des larmes qu'il a versées quand est sortie la constitution *Dei Verbum* en 1965. Nous aussi, nous étions dans la joie, et nous avions le sentiment de participer à une nouvelle jeunesse de l'Église. Et voilà que m'a été donné le privilège d'aller vivre un an à l'Institut de catéchèse de Strasbourg créé par le chanoine Colomb. Nous étions une soixantaine de prêtres de dix-huit pays différents plongés dans l'accueil et l'intégration des documents conciliaires, avec une liberté de pensée

et d'expression que les pères conciliaires nous avaient transmise. Comme nous en avons brassé des problèmes ecclésiaux, Maurice Griffin et moi, avec nos deux amis savoyards Jean Pache et Pierre Vittet... en vidant un pot, évidemment... quelques pots lorsque le problème était complexe... Ça garde jeune...

Peu de temps après mon retour de Strasbourg, ce fut la grande réforme de l'éducation et la création des cégeps. J'ai eu le privilège d'œuvrer avec toutes mes capacités dans la mise sur pied du Cégep de Rimouski : membre de l'équipe de direction avec un *boss* exigeant, Jean-Guy Nadeau, et d'autres serviteurs heureux comme moi. Quelle période! Il fallait créer un milieu de vie et d'éducation... Il fallait faire participer tout le monde... Et nous étions brassés joliment par les professeurs et les étudiants. Je me souviens d'un moment durant la contestation de 68 où nous avons dû aller nous cacher pour faire notre réunion du comité de direction. Et nous nous disions que nous participions à un tournant de l'histoire... Ça stimule le cœur...

Et puis, un jour, je me suis retrouvé curé à la Cathédrale, en remplacement de Marcel Morin qui venait d'être nommé vicaire général. Dans ce temps-là, c'était la vieille paroisse de Rimouski; Eugène Ruest, avec un petit sourire, nous appelait « la paroisse-mère ». Mais nous étions une bonne équipe de jeunes, avec Yves Ouellet, Guy Lagacé et, plus tard, Hermel Lahey. Il y avait aussi les sœurs du clergé : Marguerite, Pierrette, Gisèle Chouinard. Et, comme vicaire dominical, après Pierre Fortin, nous avons eu Jean-Guy Nadeau sur qui, enfin, j'avais une autorité bien relative. Je garde le souvenir de dix ans de bonne vie familiale. Tout n'a pas été toujours facile, mais nous nous aimions bien, et la vie reprenait toujours le dessus. Nous avions le sens de la fête assez développé; et j'ai dans mon tiroir des photos dont le visionnement est réservé aux initiés. Vie familiale, sens de la fête, ça aide à rester jeune.

Mais, je n'aurais pas pu me renfermer dans l'univers religieux. J'en suis sorti par le chant choral. Avec Paulo Paré, nous avons fondé le chœur Apollo que j'ai dirigé durant quelques années.

Préparer chaque semaine la répétition de la chorale, me retrouver chaque jeudi soir avec des gens qui aimaient chanter et qui rigolaient bien lorsque je leur faisais une petite crise, c'était une bonne évocation... Le chant choral a été pour moi un lieu de détente et de bonheur pendant plusieurs années de ma vie... Et puis, je suis devenu membre du Club Richelieu de Rimouski. Chaque lundi soir, je laissais le curé au presbytère, et j'allais souper avec des hommes d'affaires, dans un climat de bonne camaraderie. À partager leurs problèmes et leurs défis, je relativisais les miens, et ça me donnait le goût et la confiance de rester en synergie avec le monde... Plus tard, j'ai fondé avec des laïcs la maison Accueil-Maternité pour donner un lieu d'accueil et de support aux jeunes mamans, surtout les mères célibataires. Ce fut et c'est encore un beau défi, et ça m'a plongé dans l'univers merveilleux des bébés et des jeunes mamans. Ça aide à rester jeune...

Puis, un jour, nous avons vécu les événements douloureux de Pointe-au-Père, avec le départ de Pierre-Noël Hallé. En lisant les commentaires des journaux, en écoutant la surprise et la peine des gens, je me trouvais malheureux de ne pouvoir rien y faire. J'étais comme un joueur de hockey qui voudrait bien sauter sur la patinoire. Puis, un soir, Raynald Deschênes est arrivé au presbytère pour causer de mon avenir : j'étais à Saint-Germain depuis dix ans. On a convenu qu'il était souhaitable que je déménage, et j'ai demandé à Raynald de me proposer quelque chose. Et là, avec toutes les précautions oratoires et probablement une prière intérieure à l'Esprit Saint, il en est venu à me dire : « Si je n'étais pas gêné, je te proposerais Pointe-au-Père. » Quelques mois plus tard, je me retrouvais à Pointe-au-Père, avec des marguilliers et un groupe de gens qui avaient de la peine, mais qui travaillaient fort pour rétablir la situation et qui étaient heureux de m'accueillir pour travailler avec eux. Ce fut une période extraordinaire : ça garde jeune de travailler avec du monde qui t'aime et qui ont besoin de toi, et d'essayer de leur donner le meilleur de toi-même.

Puis, en quittant Pointe-au-Père, je suis allé faire une année de spiritualité à Manrèse. Quel bonheur! Quelle grâce! À cette étape

de ma vie, 56 ans, me retrouver avec des maîtres spirituels, avec tout le loisir pour prier, pour me plonger dans les Écritures, pour faire la relecture de ma vie à la lumière de la spiritualité ignatienne : ce fut une année de renouveau pour le cœur qui m'a relancé.

J'en profite pour exprimer ma reconnaissance au Séminaire et au diocèse qui m'ont relancé comme cela avec des études à Laval, à Strasbourg, à Boston, à Manrèse. Chaque fois, je revenais avec un cœur neuf.

Depuis quelques années, je réside à Lionel-Roy dont je suis présentement le supérieur. Comment rester jeune? L'être extérieur tombe en ruine, mais l'être intérieur cherche à se renouveler de jour en jour. Et c'est absolument nécessaire pour être avec mes confrères une invitation à la joie, à l'espérance... Un moyen qui m'est tout naturel, c'est de sortir de la maison, et de vivre d'autres engagements pastoraux. Le Cursillo a été et demeure bien important pour moi. J'y expérimente une belle fraternité avec des gens différents; nous y vivons une quête spirituelle intense qui nous renouvelle. En fin de semaine dernière, j'ai vécu un cursillo de trois jours avec une vingtaine de femmes et d'hommes affamés de Dieu qui te pompent ce que tu as de meilleur à donner : ça donne du souffle... ça garde jeune.

Voilà que j'ai fait une certaine relecture de ma vie, avec le sentiment que je suis encore jeune, et en me demandant ce qui m'avait gardé jeune. Encore une fois, je ne suis pas tombé dans la potion magique, mais j'ai en moi un feu, une capacité d'enthousiasme que l'Esprit Saint a activés tout au long de ma vie. Je rends grâce à Dieu, et je rends grâce à des confrères et à beaucoup de laïcs qui m'ont aimé et que j'ai aimés.

